


EL HUESPED INGRATO.



La moza Gallega,
 Que está en la posada,
 Subiendo maletas,
 Y dando cebada,
 Llorosa se sienta
 Encima de un arca,
 Por ver á su huesped,
 Que tiene en el alma :
 Mocito espigado
 Con trenza de plata,
 Que canta bonito,
 Y tañe guitarra.
 Con lágrimas vivas,
 Que al suelo derrama,
 Con tristes suspiros
 Y quejas amargas,
 Del rabioso pecho
 Descubre las ansias :
 « ¡ Mal haya quien fia
 De gente que pasa ! »



« Pensé que estuviera
Dos meses de estancia,
Y que, al cabo de ellos,
Con él me llevara.
Pensé que el amor
Y fe que cantaba,
Supiera rezado
Tenelle y guardalla;
Pensé que eran firmes
Sus falsas palabras :
¡ Mal haya quien fia
De gente que pasa ! »



« ¡ Qué pude hacer más
Que dalle polaynas;
Ponelle en sus puntas
Encaxe de Holanda ;
Cocelle su carne ,
Hacelle su salsa ,
Encender su vela ,
De noche sin llama ,
Y, dándole gusto ,
Soplar y matalla ?
¡ Mal haya quien fia
De gente que pasa ! »

LETRILLAS.

« Llévame contigo ,

Servirte he de gracia :

Solo por no verme

Fuera de tu alma. »

En esto ya el huesped ,

Sus cuentas remata ,

El pie en el estrivo

Furioso cavalga :

Y ella que le vido

Volver las espaldas ,

Con mayores llantos

Que la vez pasada ,

Dice , sin poder

Refrenar sus ansias : Alhambra y Generalife

CONSEJO DE CULTURA

« ¡ Mal haya quien fia
De gente que pasa ! »



GENRE NATIONAL.

COMPOSITIONS DIVERSES.

PREMIÈRE DIVISION.

I. VOEUX D'UN MALHEUREUX.

O mort ! satisfais mon envie :
Mais prends garde que le plaisir,
Que j'éprouverai de mourir,
Ne vienne me rendre à la vie.

II. PEINE IMMENSE.

Mon cœur, dans le sein du mystère,
Souffre plus de maux à la fois,
Que n'en pourrait dire la voix,
Que le silence n'en peut taire¹.

¹ Nous n'avons pas cru déplacés ici ces deux exemples des hyperboles et quintessences que nous avons vues encore en honneur parmi nos amateurs de l'ancienne école.

III. LE DÉSIR ET LE BONHEUR.

La Nature en nous creant,
 Entre flammes et fumée,
 Fit du Désir un géant,
 Et du Bonheur un pygmée.

IV. LE SIGNE CERTAIN.

Bergère, à qui le pipeau
 Dit plus que l'agneau qui bêle,
 Il faut plaindre ton troupeau :
 A coup sûr l'amour s'en mêle.

V. ENVOI.

Va, ma lettre, va pressée,
 Où tu seras adressée,
 Et jouis de cet aspect,
 Que révère ma pensée,
 Qu'idolâtre mon respect.

Si ma Dame veut apprendre
 Combien je souffre d'attendre,
 Tu diras : « Plus de sanglots
 » Déchiraient cette âme tendre
 » Que je n'apporte de mots. »



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA

VI. SOINS SANS RETOUR.

Aux jours qui furent charmans,
Et que j'ai crus ne pas l'être,
J'ai consolé vingt amans
De ces amoureux tourmens,
Que je tardais à connaître.

Je ne pensais pas qu'un jour,
Je pourrais changer de rôle :
Mais aujourd'hui, qu'à mon tour,
Je souffre les maux d'amour,
Où trouver qui me console ?



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

COUPLETS DÉTACHÉS.

I.

O soupirs, soupirs si doux,
Je ne voudrais d'autre joie
Que d'arriver, avec vous,
Où mon âme vous envoie.

II.

Si la paix, un seul instant,
Par notre amour t'est ravie,
Hais-moi plutôt, ô ma vie;
Ou bien, ne m'aime pas tant.

III.

Qui me flattait, autrefois,
Vient accabler ma misère :
Tout le monde fait du bois
De l'arbre couché par terre.

IV.

Tu te plains d'être abattu ,
Triste cœur qu'Amour enivre :
N'aime pas, si tu veux vivre ;
Tu veux aimer ! que veux-tu ?

V.

Garde tes faveurs cruelles ,
Souvenir, charme fatal ,
Qui viens faire tant de mal
Par le bien que tu rappelles.

VI.

Je ne suis pas, si j'existe ,
Celui que j'aurais été :
Je suis un tableau bien triste ,
Que l'on a mis de côté.

VII.

Je brûlerai de ta flamme ,
Même au delà du trépas :
L'amour existe dans l'âme,
Et notre âme ne meurt pas.



VIII.

Je rêvais qu'enfin j'avais
Fléchi ta rigueur extrême :
Mais, hélas ! à l'instant même,
Je rêvai que je rêvais.

IX.

Du jaloux qui nous observe,
Les yeux sont toujours ouverts :
Si nous manquons de réserve,
Je t'expose et tu me perds.

X.

Ah ! je t'aurais engagé
Mille âmes et mille encore :
Prends du moins, toi que j'adore,
Mille fois celle que j'ai.

XI.

Vos hauteurs, beauté rebelle,
N'imposent point aux amours :
Pour la plus haute des tours
On peut trouver une échelle.

XII.

Maints chats, rôdant en silence,
De perdreaux seront nourris :
D'autres miaulent d'avance,
Sans croquer une souris.

ÉPIGRAMMES.

I.

L'âne sur quatre pieds n'a qu'un triste avenir :
Mais un âne bipède est sûr de parvenir.

II.

Remarquez, au haut de la salle,
Ce bossu, bancal et boiteux,
Borgne, édenté, camard, nasillard, chauve, sale ;
Eh bien ! c'est ce qu'il a de mieux.

III.

Celui qui, parfait en amour,
Tout entier se livre à sa belle,
S'il ne se pend pas un beau jour,
C'est qu'il sera pendu par elle.

IV.

« Faites venir mon confesseur »,
S'écrie Anne au milieu d'un accès néphrétique.
On demande son nom : c'était le père Asseur,
Du couvent de Saint-Dominique.
On le requiert : sans doute, il se fût empressé :
Mais, depuis quatorze ans, il était trépassé.



V.

Tu veux prendre le froc? A la bonne heure, Antoine:
Un laïque pervers fait encore un bon moine.

VI.

L'intendant de ce lieu-ci,
Après dix ans d'exercice,
Fit les fonds de cet hospice;
Et fit les pauvres aussi.

VII.

Laure, il faudrait te contenir;
Car ton mari, si tu l'alarmes,
Pourrait te blesser de ces armes
Que tu te plais à lui fournir.

VIII.

Malheur est bon à quelque chose:
Un vol fit pendre le voleur,
Mais arrondit le rapporteur,
Et son fils, avocat sans cause,

IX.

Avec sa dédicace un livre pitoyable,
Offert à saint Michel, n'en va pas moins au diable.

X.

Creusant à côté d'une borne,
 Un fossoyeur retire un os,
 Long, recourbé, raboteux, gros,
 Vulgairement appelé corne.
 « Enterrez ! » lui cria quelqu'un,
 Qui passait avec une belle :
 « Madame a reconnu, dit-elle,
 » Un os de son pauvre défunt. »

XI.

N'importe seize ou soixante ans,
 Elles sont folles à tout âge ;
 Et les vieilles ont l'avantage
 De l'être depuis plus long-temps.

XII.

La dame qui m'intéresse
 Pressa mon pied, sans effort.
 Je l'éloigne. Un peu plus fort,
 Elle, une autre fois, le presse ;
 Puis une autre. « Ah ! finissez, »
 Lui dis-je, « dame Olivie :
 » Pour peu que l'on eût d'envie,
 » La première était assez. »



COMPOSICIONES VARIAS.

I. DESEO TRISTE.

Ven muerte, tan escondida
Que no te sienta venir;
Porque el placer de morir
No me vuelva á dar la vida.

II. PENA IMMENSA.

Solo el silencio testigo
Puede ser de mi tormento;
Y aun no cabe lo que siento
En todo lo que no digo.

III. DESEO Y POSESION.

La Naturaleza humana,
Entre llamas humeante,
Hizo al Deseo gigante,
Y á la Posesion enana.

IV. SENAS CIERTAS.

Pastora con mas cuidado
Del rabél que del balido,
A amores presta el oido:
Lástima tengo al ganado.

V. ENVIO.

Anda vé, con diligencia,
 Triste papel dó te mando,
 Y llega, con reverencia,
 Ante la gentil presencia
 De quien estoi contemplando.

Si preguntáre por mí,
 Responderás, con desmayo:
 « Señora, quando parti,
 » Con mas pasiones le vi
 » Que letras conmigo trayo. »

VI. CARIDAD SIN PAGO.

Aquellos tiempos pasados,
 Que antes creyera perdidos,
 Yo me vi tan sin cuidados
 Que á muchos enamorados
 Consolé, de amor dolidos.

Con consuelo socorrí
 A lo mismo que me duele;
 Y agora que yo sentí,
 ¡ Desventurado de mí!
 ¿ Donde habrá quien me consuele ?



COPLAS.

I.

Suspiro , suspiro dulce ,
¡ Quanto me hallára feliz ,
Con llegar donde tè envío ,
Quando te apartas de mí !

II.

Si tú, por quererme á mí ,
Has de pasar malos ratos ,
Mas vale que me aborrezcas ,
O que no me quieras tanto.

III.

Mis amigos me desprecian ,
Porque me ven abatido :
Todo el mundo corta leña
Del árbol que está caído.

IV.

Corazon¿ porque estás triste ?
¿ Porque enternecido sientes ?
Si quieres vivir , no quieras :
Si quieres querer ¿ qué quieres ?

V.

De las potencias del alma
La memoria es la cruel,
Que produce el mayor mal,
Si recuerda el mayor bien.

VI.

Ya yo no soy, puesto sea,
Aquel que pudiera ser:
Soy un cuadro de tristeza,
Arrimado a la pared.

VII.

Mas allá de la vida

Hé de quererte:
Que Amor está en el alma,
Y esta no muere.

VIII.

Soñé que me querias,
La otra mañana,
Y soñé, al mismo tiempo,
Que lo soñaba.

IX.

Esconde tu cariño,
Que háy quien observe:
Mira que tú te expones,
Y à mí me pierdes.



JUNTA DE ANDALUCÍA

P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

X.

Mil almas, que tubiera,
Te diera juntas :
No las tengo, mas toma
Mil veces una.

XI.

No os engría, Señora,
Ser de alta esfera :
Tambien para las torres
Hay escaleras.

XII.

Hay gatos, que callando,
Comen pichones :
Y otros hay que maullan,
Sin ver ratones.

EPIGRAMAS.

I.

Si en quatro pies anda el burro,
No hay animal que mas sufra,
Y si en dos, ninguno tiene
Tan segura la fortuna.

II.

¿ Veis esa repugnante criatura ,
 Chato , pelon , sin diente y estevado ,
 Gangoso , y sucio , y tuerto y jorobado ?
 Pues lo mejor que tiene es la figura .

III.

El que creyere en halagos ,
 Y se fie de las hembras ,
 Si à sí mismo no se ahorca ,
 Es que lo ahorcarán ellas .

IV.

« ¡ Que venga mi confesor ! »
 Dixo estando enferma Inés .
 — « Le llamaremos : ¿ Quien es ? »
 — « El padre Fray Salvador . »
 Así que se le llamó ,
 Dixeron en el convento :
 « Iria : » pero es el cuento
 Que ha diez años que murió .

V.

A frayle , dices , te llama
 Dios , Sebastian , y lo creo :
 Pues aunque seglar muy malo ,
 Podrás ser frayle muy bueno .



JUNTA DE ANDALUCIA

Patrimonio Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERIA DE CULTURA

VI.

El señor Don Juan de Robres,
Con caridad sin igual,
Hizo este santo hospital;
Y tambien hizo los pobres.

VII.

Tu marido se mosquea,
Belilla, no lo sofoques:
Cuidado que no te dé
Con lo mismo que le pones.

VIII.

No hay mal que por bien no venga:
Un robo que ha empobrecido
A un rico, y hecho infeliz
Al que cometió el delito,
Ha sacado de pobreza
A un juez y a quatro ministros,
Dos escribanos y siete
Abogados presumidos.

IX.

; Gran dedicatoria, Pablo!
Pero tu libro cruel,
Dedicado a san Miguel,
Aun se lo llevará el diablo.

X.

Cavando un sepulcro un hombre,
 Sacó largo, corvo y grueso,
 Entre otros muchos, un hueso,
 Que tiene *cuerno* por nombre.
 Volviólo al sepulcro, al punto,
 Y, viéndolo un cortesano,
 Dixo: « Bien haceis, hermano :
 » Que es hueso de ese difunto. »

XI.

Mucho mas locas las viejas
 Son en Madrid que las mozas,
 Y es regular, porque llevan
 Muchos mas años de locas.

XII.

Juana me dió una prisada,
 Y yo juzgué que era acaso;
 Díome otra, no tan paso,
 Tampoco la dixé nada.
 Ibame à dar la tercera:
 Yo la dixé: « tente Juana:
 Que, si yo tubiera gana,
 Bastaba con la primera. »



GENRE NATIONAL.

COMPOSITIONS DIVERSES.

DEUXIEME DIVISION.

LE CONTE INTERROMPU.

En ville couche aujourd'hui
Don Isidore Manrique :
Je vais te conter de lui,
Inès, une histoire, unique.
Ce gentilhomme eut le tort,
Si l'on en croit notre histoire,
D'un jour . . . Mais soupçons d'abord,
Inès, si tu veux m'en croire.

La nappe est mise, et dessus
Je vois la salade prête,
Le vin; il ne manque plus
Que de commencer la fête.

Goûtons du nouveau cuvé :
Mais, qu'avant je le bénisse:
C'est un moyen éprouvé
Pour empêcher la jaunisse.

Prends toujours chez le voisin ;
 Je le tiens une âme sainte :
 Lui seul en vend d'aussi fin ,
 A cinq sols la demi-pinte.

De plus, je n'ai qu'à vouloir,
 Et de suite on m'en apporte :
 C'est un charme que d'avoir
 Le cabaret à sa porte.

Ancien ou non, (il paraît
 Qu'un de nos savans le nie)
 L'inventeur du cabaret
 Fut un homme de génie.

Avez-vous soif? C'est fort bien ;
 Vous entrez, on vous en tire ;
 Vous buvez, sans dire rien ;
 Vous payez : rien à vous dire.

Ce ragoût, ma chère, vaut
 Le plat du plus grand mérite :
 Je n'y trouve qu'un défaut,
 C'est de s'en aller trop vite.

Qui va nous mettre en humeur
 De vider un autre verre ?
 Le boudin ? grave seigneur,
 Que je chéris et révère !



Qu'il est rond ! Quel suc il a !
Garni d'épices de l'Inde !
Farci par cette main-là ,
Qui bourre si bien un dinde !

Or buvons : je ne connais
Nul jus qui mieux assaisonne :
Point d'eau dans le vin , Inès ;
Ne scandalisons personne.

Verse-toi du plus vermeil :
Sa couleur te dit son âge :
J'aime à voir qu'au bon conseil
Tu cèdes , en fille sage.

Es-tu bien ? moi je suis beau ;
Mais voici de l'incroyable :
Tu n'as porté qu'un flambeau ,
Et j'en vois deux sur la table.

Quelques olives : merci.
Tu peux augmenter la dose.
Tu crois qu'elles vont aussi
Demander qu'on les arrose.

Eh bien ! ma sœur , pourquoi pas ?
Verse deux coups , puis un autre.
C'est un fort joli repas ;
Qu'un souper comme le nôtre.

Maintenant que nous avons
Fini de manger et boire,
Je pense que nous pouvons
Reprendre, Inès, notre histoire.

Vers le coucher du soleil,
Manrique ayant fait sa sieste...
Mais j'ai moi-même sommeil,
Ma chère : à demain le reste.



LA FAVEUR RETIRÉE.

DANS la nuit la plus obscure,
Et dans le plus sombre bois
Qu'ait protégé de sa voix
La corneille, au triste augure;

A la lueur d'un flambeau,
Qui perce à travers les branches,
J'aperçois quatre ombres blanches,
Aux quatre coins d'un tombeau.

L'une avait nom PRÉFÉRENCE ;
La seconde, SENTIMENT ;
L'autre, REFROIDISSEMENT ;
La dernière, INDIFFÉRENCE.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

En m'approchant j'ai pu voir
Ces mots, gravés sur la pierre :
« *C'est ici qu'Amour enterre*
» *Ceux qui tue un fol espoir.* »

LES TROIS PRÉDILECTIONS.

TROIS choses forment chaînon
Dans la chaîne qui m'engage :
La douce Inès, le jambon ,
Et l'aubergine au fromage.

Inès, à qui je donnais
Trop d'empire sur mon âme,
M'aurait fait haïr, Madame ,
Tout ce qui n'est pas Inès.
J'avais un an de servage,
Lorsque, dinant en garçon,
On me servit du jambon,
Et l'aubergine au fromage.

Dans mon âme, dès ce jour,
Sans l'avoir tout-à-fait libre,
S'établit un équilibre,
Qui, du moins, règle l'amour.

Pour savoir qui j'avantage,
Je jourais à pair ou non :
C'est Inès, c'est le jambon,
C'est l'aubergine au fromage.

Elle a pour soi la beauté,
Le jambon son origine,
Le ragoût de l'aubergine
Sa vandale antiquité;
A bon droit ou se partage
Entre objets où tout est bon :
J'aime Inès et le jambon,
Et l'aubergine au fromage.

Aux trois amours attaché,
Le profit que j'en retire,
C'est qu'Inès de son sourire
Nous fasse meilleur marché
J'ai toujours à mon usage,
Pour la mettre à la raison,
Une tranche de jambon,
Et l'aubergine au fromage.



Patrimonio Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

COMPOSICIONES VARIAS.

EL CUENTO INTERRUMPIDO.

REDONDILLAS.

En Jaen, donde resido,
Vive Don Lope de Sosa;
Y diréte, Inés, la cosa
Mas brava de él que has oido.

Tenia este caballero
Un criado Portugués...
Pero cenemos, Inés,
Si te parece, primero.

La mesa tenemos puesta,
Lo que se ha de cenar junto,
Las tazas del vino á punto;
Falta comenzar la fiesta.

Comienze el vinillo nuevo,
Y échale la bendicion:
Yo tengo por devocion
De santiguar lo que bebo.

¿ De qué taberna se traxo ?

Mas, ya... de la del Castillo :

Diez y seis vale el quartillo :

No tiene vino mas baxo.

Por nuestro señor, que es mina

La taberna de Alcocer :

Grande consuelo es tener

La taberna por vecina.

Si es ó no invencion moderna,

Vive Dios que no lo se ;

Pero delicada fué

La invencion de la taberna.

Porque allí llevo sediento,

Pido vino de lo nuevo,

Mídenlo, dánmelo, bebo :

Págolo, y voyme contento.

Esto, Inés, ello se alaba,

No es menester alaballo :

Sola una falta le hallo,

Que con la priesa se acaba.

La ensalada y salpicon

Hizo fin : ¿ qué viene ahora ?

¿ La morcilla ? gran señora,

Digna de veneracion.



JUNTA DE ANDALUCIA

P. G. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

¡ Que oronda viene y que bella!

¡ Que través y enjundia tiene!

Paréceme, Inés, que viene

Para que demos en ella.

Pues sus : encójase y entre;

Que es algo estrecho el camino...

No eches agua, Inés, al vino:

No se escandalice el vientre.

Echa de lo trasañejo,

Porque con mas gusto comas:

Dios te guarde que así tomas,

Como sabia, el buen consejo.

Mas dí : no adoras y precias

La morcilla ilustre y rica?

¡ Cómo la traydora pica!

Tal debe tener especias.

¡ Qué llena está de piñones!

Morcilla de cortesanos :

Y asada por esas manos,

Hechas á cebar lechones.

El corazon me rebienta

De placer: no sé de tí :

¡ Cómo te vá? yo, por mí,

Sospecho que estás contenta.

Alegre estoy , vive dios :
 Mas oye un punto sutil:
 ¿No pusiste allí un candil?
 ¿Cómo me parecen dos?

La aceitunilla es de traza ;
 El queso entre duro y blando ;
 Ambos vienen preguntando
 Por el pichél y la taza.

Haz pues , Inés , lo que sueles :
 Daca de la bota llena
 Seis tragos. Hecha es la cena :
 Levántense los manteles.

Ya Inés , que habemos cenado ,
 Tan bien , y con tanto gusto ,
 Parece que sera justo
 Volver al cuento pasado :

Pues sabrás , Inés hermana ,
 Que el Portugués cayó enfermo
 Las once dan : yo me duermo :
 Quédese para mañana.



P.C. Monja, Llanos de Alhambra y Generalife
 BIBLIOTECA DE CULTURA

EL FAVOR DESVANECIDO.

La noche estaba en su filo,

Fria, medrosa y helada,

Y la siniestra corneja

Hecha centinela y guarda :

Quando al rayo de la luna

Que baxaba entre las ramas,

Vide quatro bultos negros,

Que alumbraban unas andas.

Al uno llaman Temor,

Al otro Desconfianza;

Los otros dos se decian

El Engaño y la Mudanza.

Entrados que fuéron dentro,

Al fin de un sepulcro paran,

Dando de los firmes hombros

Al suelo la inútil carga.

Confuso yo y codicioso

De saber á quien llevaban,

Alleguéme hácia el sepulcro,

Que solo y desierto estaba.

Ví unas letras que decian,

En el tronco de la palma :

«Aquí se entierran los muertos,

De perdidas esperanzas.»

LAS TRES AFICIONES.

TRES cosas me tienen preso
De amores el corazon :
La dulce Inés, el jamon ,
Y berengenas con queso.

Una Inés amante es
Que tubo en mí tal poder
Que me hizo aborrecer
Todo lo que no era Inés.
Tráxome un año sin seso ,
Hasta que en una ocasion ,
Me dió á merendar jamon ,
Y berengenas con queso.

Fué de Inés la primer palma ,
Mas ya juzgárase mal ,
Entre todos ellos , qual
Tiene mas parte en mi alma.
En gusto medida y peso
Todos três iguales son :
Ya quiero Inés, ya jamon ,
Ya berengenas con queso.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERIA DE CULTURA

Alega Inés su beldad ,
 El jamon que es de Aracena ,
 El queso y la berengena
 Su andaluza antigüedad :
 Y está tan en filo el peso
 Que , juzgado sin pasion ,
 Ya quiero Inés , ya jamon ,
 Ya berengenas con queso.

Servirán los nuevos tratos
 De estos mis nuevos amores.

Para que Inés sus favores

Nos los venda mas baratos.

Pues tendrá por contrapeso,

Si no me hiciere razon ,

Una longa de jamon ,

Y berengenas con queso.



ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PREMIÈRE DIVISION.

LUZAN. — CADALSO. — YRIARTE.

DEUXIÈME DIVISION,

ALLANT JUSQU'À NOS JOURS.

MELENDEZ.

YGLIAS. — NOROÑA. — CIENFUEGOS.

MORATIN. — QUINTANA. — ARRIAZA.

PRÉCIS

SUR LES TEMPS MODERNES.

ARRIVANT à la restauration du goût avec l'ère des Bourbons, nous allons, avant d'en offrir des productions, en tracer une légère esquisse: nous reviendrons, d'abord, un instant sur nos pas, pour résumer les temps de la dynastie autrichienne.

Seul et suppléant à ce qui manqua à ses deux amis, Boscan et Mendoze, le brillant Garcilaso a représenté dans notre Espagne poétique l'époque de Charles-Quint. Léon et Herrera, nés sous ce prince, auxquels nous avons adjoint Sainte - Thérèse et Cervantes, répondent à la période du long règne de Philippe II. Les Argensolas s'y rattachent par le caractère de leurs écrits, plus particulièrement que ceux de leurs contemporains qui en

illustrèrent comme eux les dernières années ; Gongora , placé dans la première section par la date de sa naissance , appartient surtout à l'époque , où , sous les deux autres Philippe d'Autriche , domina le génie de Lopé de Véga , et fleurirent encore Quévédo et Rioja , ainsi que Villégas qui vit régner Charles II.

Sous nos princes autrichiens notre poésie fut toute italienne , à l'aurore de ses beaux jours ; elle se rapprocha ensuite de l'antique , et les élémens indigènes dominèrent , durant le dernier période de son éclat.

Après des temps calamiteux pour l'état comme pour les lettres , où l'on peut voir , en quelque sorte , un double interrègne , la royauté des Bourbons apporta l'école française en Espagne ; et cette école a éprouvé successivement les mêmes modifications que l'italienne.

Le règne du prince qui eut à combattre long-temps pour s'établir , tarda à porter les fruits que produit la stabilité. Nous lui devons

d'excellentes importations de France, telles que les académies de la langue et de l'histoire, et la bibliothèque publique. Mais l'époque de Philippe V fut encore envahie par les derniers et les plus pitoyables restes du mauvais goût. Les sectateurs de Gongora et de Quévêdo qui écrivirent pendant ce règne, gâtaient, pour ainsi dire, la corruption même, en l'affadissant.

Sous Ferdinand VI, l'Espagne eut, dans Luzan et ses élèves, de véritables écrivains français, à la langue près; l'école française ne s'est bien mariée aux manières espagnoles que sous le gouvernement de Charles III et la plume de Melendez.

Toutefois l'Espagne bourbonienne s'était avancée d'un pas ferme pour recueillir une part dans le riche héritage du siècle de Louis XIV.

Cette part a failli être bien belle.

Des ministres, dont la reconnaissance des Muses doit honorer le souvenir, concourent à l'envi à les rendre chères et profitables à

leurs souverains. Carvajal fonde l'académie des arts, qui reçoit le nom de Saint - Ferdinand. Il ne dédaigne pas de faire partie de la société secondaire qui, sous le nom d'Académie du Bon-Goût, se forma par les soins de Luzan chez la comtesse de Lemos. Il soutient constamment de son crédit les efforts de cet écrivain réformateur. En même temps le savoir offrait à l'illustre Ensenada le moyen de rallier le respect et la gloire autour du pavillon espagnol.

Mais, parvenus au règne de Charles III, nous verrons l'amour des arts et de la science porté jusqu'à la passion : époque d'élan et de zèle, de vie et d'espérances!

Établissemens scientifiques, maisons d' instruction élémentaire, maisons de bienfaisance, mémoires de sociétés littéraires, concours académiques, dissertations et réunions préparatoires; rien n'était négligé pour marcher rapidement vers la haute civilisation. Des journaux, sinon tout - à - fait in-

dépendans , du moins encouragés à écrire avec liberté , éclairaient toutes les classes de la société , et parlaient au pouvoir. Et le pouvoir répondait par des décrets conçus d'après les meilleurs principes d'administration. Coupé d'utiles canaux et orné d'édifices importants , le sol changeait de face. Les vastes repaires de brigands devenaient de jolies cités , traversées par des chemins magnifiques.

L'instruction menait à tout. L'avocat Moñino premier ministre , sous le nom de comte de Florida-Blanca , appelait auprès du trône les hommes signalés par leur savoir. Il ne craint pas la rivalité des Campomanés ¹ ;

¹ Don Rodrigue, comte de Campomanés, grand-croix de l'ordre de Charles III, gouverneur du conseil de Castille, directeur de l'Académie de l'Histoire, membre de toutes les sociétés savantes nationales et de plusieurs étrangères, notamment de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris; auteur d'un grand nombre d'ouvrages pleins de savoir et de philosophie, qui lui valurent, outre ses honneurs littéraires, son

il met en évidence les Jovellanos ¹ et les

titre et ses dignités. L'indication de quelques-uns de ses écrits contribuera à donner une idée des dispositions de nos gouvernans à cette époque. *Discours sur l'éducation populaire, publié par ordre de S. M. et du conseil (an 1774); Sur l'Éducation des Artisans (1775); Traité sur l'amortissement ecclésiastique, où l'on démontre le besoin de l'intervention de l'autorité civile, pour limiter les aliénations en des mains-mortes (1765); Mémoire rédigé par ordre du conseil de Castille, en réponse aux lettres écrites par l'évêque de Cuenca (1768)*. Dans ces lettres, que leur auteur adressa à l'archevêque de Thèbes, confesseur de Charles III, pour être présentées au roi, il était dit que le royaume était perdu par les persécutions qu'éprouvait l'Église, dans ses biens, ses immunités et ses ministres.

¹ Don Gaspar Melchor de Jovellanos a, de nos jours, honoré à l'envi l'état, les lettres et la dignité de l'homme. Il employa de grands talens, tout ce qu'il eut d'influence et de fortune, sa vie entière, enfin, en faveur de son pays. Rappelé au pouvoir et disgracié à plusieurs reprises, il montra toujours la même aménité de mœurs, la même fermeté de caractère. On a dit de

Cabarrus¹. Le ministère des Indes, création de cette époque, illustrant tout à coup le nom

lui qu'il eût été, dans l'antiquité, Platon avec moins d'imagination, Cicéron avec plus d'unité de conduite. Les productions de sa plume feraient un nom littéraire; mais, dans Jovellanos, la réputation de l'homme d'état absorbe celle de l'écrivain.

Don Gaspar de Jovellanos est mort dans la retraite en 1811, éloigné des affaires publiques par le gouvernement des Cortès, qui ne put s'arranger de l'indépendance de son esprit, pas plus que ne l'avait pu l'ancienne cour, et qui se perdit, comme elle, pour ne l'avoir pas écouté.

¹ Le comte de Cabarrus, négociant bayonnais, fait *titré* de Castille par Charles III; écrivain élégant, calculateur hardi, homme éblouissant, le plus extraordinaire qui eût paru sur notre horizon financier. Il introduisit en Espagne le crédit public, y créa les grands établissemens par actions, mérita la faveur du comte de Florida-Blanca, et tomba sous les premiers coups dirigés contre ce ministre. Cabarrus et Jovellanos furent liés d'une amitié célèbre: hélas! et leurs derniers efforts ont lutté aux premiers postes, pour deux causes ennemies. Don Gaspar de Jovellanos releva la

de Galvez¹, le fait révéler dans nos immenses colonies, où il envoie des élémens d'amélioration et de civilisation qui avaient à peine effleuré la métropole. D'un autre côté, l'illustration historique reçoit un nouvel éclat dans la personne du comte d'Aranda, par les qualités éminentes de ce seigneur, et par son élévation à la présidence du conseil, charge des plus hautes attributions, remplie rarement.

junte centrale de Séville : le comte de Cabarrus est mort à Séville ministre de Joseph Napoléon.

¹ Don José de Galvez, depuis marquis de la Sonora, né dans un village près de Malaga, envoyé par le gouvernement pour étudier nos possessions d'Amérique, rapporta des plans marqués au coin du génie et de la philanthropie, les fit adopter, et on lui en confia l'exécution. Nous n'entrerons point dans des détails, trop éloignés de notre sujet, sur les bienfaits de l'administration du marquis de la Sonora; mais nous dirons de lui avec plus de justice, peut-être, qu'un ministre étranger ne l'a dit récemment de lui-même, qu'il donna une nouvelle existence à ces intéressantes contrées.

On peut regarder ce dernier période de notre considération politique comme celui où notre poésie, eut, sinon les plus brillans succès, du moins la plus grande faveur. C'étaient des couronnes réputées d'un prix inestimable que se disputaient, devant l'Académie espagnole, un Guzman et un Moratin, l'élégant Iriarte et ce doux Melendez, bientôt sans rival. Les esprits que n'agitait plus le passé, exempts d'inquiétudes pour l'avenir, se portaient avec bonheur vers les jouissances intellectuelles, qui devinrent de nouveau l'occupation de la première classe de la société, et parurent un besoin de l'État. Tels ont été, pendant un certain laps de temps, la tendance des esprits et l'aspect de notre Espagne.

Ce n'est que par tradition que nous pouvons parler de ces années d'espoir et de bien-être. Nous-mêmes n'avons vu que les effets de la révolution qui se fit dans les systèmes du pouvoir. Elle fut la suite de cette grande révolution

à qui le nom absolu en est resté, et qui opéra chez nous en sens inverse de son mouvement. Là, tout ce qui, dans le corps moral, *portait au dehors* fut subitement *repercuté* : maladie grave ! La capitale, quand nous l'avons connue, était bien loin d'accomplir les promesses de la période dont nous venons d'esquisser le tableau, mais elle faisait présager un avenir qui n'a que trop répondu au présage. Déjà avaient commencé les proscriptions, dont le signal fut donné en 1790 par l'arrestation du comte de Cabarrus. L'illustre ami de ce brillant homme d'état, le noble Jovellanos, vola au secours de son ami, et se vit enveloppé dans sa catastrophe. Alors fut décidée la chute de leur protecteur, le comte de Florida-Blanca, bientôt suivie de celle de son successeur, le comte d'Aranda¹, qui, en acceptant le portefeuille du ministre de l'ancien règne, n'avait fait que servir de marchepied au jeune favori. Le si-

¹ Personnages historiques, déjà nommés et suffisamment connus

lence est commandé aux célèbres journaux, *le Censeur*, *la Correspondance* et *le Courrier des Aveugles*. Les conseillers de Castille les plus en honneur reçoivent des lettres d'exil. Les délations, les visites domiciliaires, les prisons remplies de particuliers, répandent la terreur dans les familles. Une vaste procédure, sur la simple introduction d'un livre prohibé, semble devoir atteindre tout Espagnol qui s'est élevé au-dessus de la classe ignorante.

La paix faite, en 1795, avec la révolution française nous permit de respirer : comprendre le français ne fut plus un titre de proscription.

Rendons ici justice à un ministre trop décrié. Le mal n'était point son élément : on doit s'étonner moins des talens qui lui manquèrent que de ceux qu'il se trouva ou qu'il acquit. Le scandale de son élévation n'est pas de son fait ; mais avec cette élévation, et l'esprit de vertige et d'erreur qu'elle mit en évidence, le bien devint impossible.

Le prince de la Paix voulut recommencer le comte de Florida-Blanca. En 1797, il partagea le gouvernement avec des hommes renommés par leurs qualités et leurs lumières. Il donne les finances à Saavedra, envoie Cabarrus à l'ambassade de Paris, et appelle au ministère des grâces et de la justice Jovellanos, à qui il écrivait : « Venez faire partie du Directoire espagnol. » Il n'a pas, enfin, tenu à lui que nous n'ayons vu, de son temps, M. Mazarredo à la tête de la marine, et M. O'Farrill au département de la guerre, peu de temps auparavant occupé par M. Azanza : une main plus puissante que la sienne effaça leurs deux noms qu'il avait compris dans son tableau, guidé par un sentiment généreux¹.

¹ Mazarredo ! O'Farrill ! Azanza ! noms révévés par la nation espagnole. Le sort, dans ses jeux, les destinait à paraître, un jour, hostiles à la masse, et à figurer en première ligne dans les proscriptions. Toutefois les prononcer sera, en tout temps, exprimer le plus rare assemblage de talents et de vertus. L'hommage que

Alors résonnèrent de nouveau les concerts des Muses. Melendez publie ses nouvelles poésies, retenues pendant la tourmente. Arriaza et Quintana se font connaître. Moratin le fils développe son talent.

Mais, chef du ministère qu'il venait de composer, le prince de la Paix ne tarda pas à sentir que lui-même était une anomalie ; et ses collègues voyaient, en même temps, qu'ils ne pouvaient se fondre avec cet élément extraordinaire. De là, des conflits, et une retraite du favori, qui défia une disgrâce réelle. Les incertitudes furent terminées par son retour au ti-

nous aimons à rendre aux-hautes qualités de ces grands citoyens est d'autant plus pur, qu'il ne tend à reconnaître aucune faveur d'anciens dépositaires du pouvoir. Il ne nous appartient pas de justifier leur patriotisme dans la direction politique qu'ils crurent devoir suivre : ce soin a été couronné du plus brillant succès par le courage et l'éloquence de leur digne collègue le marquis d'Almenara.

mon des affaires plus puissant que jamais, aigri contre les hommes éclairés, et rétablissant le système de haine au savoir. Le successeur de Saavedra¹ tomba dans les fers ; Jovel-

¹ Don Francisco de Saavedra, homme probe, éclairé, chargé du premier ministère, depuis la démission du prince de la Paix, ami de Cabarrus et de Jovellanos, n'avait pu tenir long-temps après le renvoi de celui-ci : mais les bons mots andalous sauvèrent Saavedra d'une chute désastreuse : on lui permit d'aller à Séville rétablir sa santé. Son département étant demeuré quelques jours sans ministre, Don Mariano Louis de Urquijo, premier commis faisant les fonctions de secrétaire général, enleva le poste par une manœuvre hardie : il monta avec le portefeuille chez LL. MM..... Le chevalier d'Urquijo était jeune et bel homme ; il plut, mais il négligea les moyens de plaire long-temps, et sa fierté, un peu vaniteuse, l'aveugla sur la force d'un adversaire plus adroit que lui. Don Mariano Louis de Urquijo eut de l'esprit, des connaissances, une raison élevée, un caractère ferme et les meilleures vues pour le bien de l'État. Il fut très-aimé du roi Charles IV, qui ne se décida à le sacrifier que sur l'accusation de jansénisme. Il est mort à Paris, proscrit comme joséphien.

lanos, déjà éloigné de la cour, est relégué à Majorque et suivi d'un ordre d'emprisonnement. Melendez, naguère investi d'une haute charge dans la magistrature, envoyé d'abord en exil, reçoit définitivement sa destitution.

Demeuré seul à la tête d'une nation, froissée de l'y voir, le prince de la Paix n'eut jamais pu compter sur elle pour se soulever (comme il en montra et en abandonna bien vite le dessein) contre le colosse qui pesait sur elle et sur lui. Dès lors, s'étant efforcé en vain de conjurer l'orage, il ne lui resta plus qu'à y céder, lorsque son affidé à Paris vint, à franc étier, transmettre à la cour le conseil de quitter la Castille. La révolution d'Aranjuez, dont les résultats furent tout-à-fait contraires aux vues de l'invasion projetée, amena l'emploi des moyens les plus violens.

On sait quelles furent les résistances. On a vu l'esprit qui domine la masse telle que les institutions l'ont faite, ennemi de la première invasion, auxiliaire de la seconde, et tou-

jours le même, rendre deux fois à la nation sa décadence douloureuse. C'est en pure perte pour les lettres, comme pour la monarchie, que des hommes d'état éclairés figurent au ministère dans tous ces temps¹. La domination étrangère, le régime démocratique et le gouvernement absolu, également mal assis, n'ont point d'appui à donner. Les lettres n'en réclament même point : partout les soins personnels occupent suffisamment.

Quels ont pu être, depuis vingt ans, les succès des muses de l'Ibérie? Quel a même été

¹ Parmi les chances d'un meilleur ordre de choses qu'a offertes, pendant ces vicissitudes, la composition du ministère espagnol, on peut remarquer la gestion simultanée de M. Pizarro et M. Garay. Certes beaucoup de bien eût été fait alors, si la chose avait été possible au talent et au patriotisme, luttant de zèle dans les deux premiers départemens de l'administration. La chute de ces ministres, triomphe de la Camarilla de 1818, sembla dire à la nation malade qu'elle n'avait plus rien à espérer de Madrid, et les esprits impatiens se tournèrent du côté de l'île de Léon.

leur séjour ? Dispersés comme les feuilles par les ouragans de l'automne, les hommes de lettres, ainsi que les hommes d'état espagnols, ne se sont rattachés à rien. Un silence universel, à l'exception de quelques publications de circonstances, a laissé sans vestiges l'existence même de vingt rivaux qui promettaient les plus nobles chants. La tribune, illustrée par de beaux talens, est redevenue muette. Notre Espagne souffre, dans toutes les parties de son organisation, et n'attend de secours que du temps. Mais celui-là, du moins, est *infaillible*. Il replacera à la hauteur relative que la nature lui a assignée, un pays où elle dépose constamment, avec profusion, les germes de toutes les gloires.



ESPAGNE POÉTIQUE.

DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

PREMIÈRE DIVISION.

LUZAN. — CADALSO. — YRIARTE.

LUZAN.

DON IGNACIO DE LUZAN, Clarmunt de Suelves, né à Barcelone en 1702, mort à Madrid l'année 1754, fut le dernier des enfans de Don Antonio de Luzan, seigneur de Castillozuelo, et gouverneur de l'Aragon, et de Dona Léonor Clarmunt de Suelves. On a commis, dans les collections modernes des poésies castillanes, un acte d'injustice autant que d'ingratitude envers cet écrivain, frappé d'une exclusion absolue. Ses compositions poétiques, sans être du premier ordre pour la verve, le sont pour la diction, et c'est bien quelque chose quand il s'agit de modèles offerts aux Espagnols.

C'était plutôt nous qui aurions pu nous taire sur un écrivain dont la qualité essentielle échappe à la traduction. A la vérité, nous n'offrons de lui qu'une pièce peu considérable, mais elle fournit du moins l'occasion de rendre hommage au restaurateur de notre littérature.

Resté orphelin dans son enfance, et ayant passé jeune en Italie, sous la protection, d'abord d'un oncle établi à Palerme, et ensuite de son frère aîné, le comte de Luzan, gouverneur du château de Saint-Elme à Naples, le poète élégant et pur, le législateur futur du parnasse espagnol, a commencé par oublier le castillan : peut-être par cela même a-t-il mieux connu sa langue maternelle que ceux qui, l'ayant toujours parlée, ne l'ont jamais apprise.

L'Académie de Palerme, créée en 1731, avait admis dans son sein notre jeune Espagnol, sous le nom d'Égidio Menalipo, et avait reçu plus d'un tribut de sa muse sicilienne. On aime à le trouver ensuite en Espagne partout où il fut question de son temps d'amélioration et de

progrès des arts et de la littérature. Il travailla avec le ministre Carvajal à l'organisation de l'académie de San Fernando. Nous avons dit qu'il fut l'âme de la société littéraire qui se forma chez la comtesse de Lemos, depuis marquise de Sarria. Il appartient à l'académie de l'histoire et de la langue, ainsi qu'à celle des arts, et fit remarquer, dans toutes, ses utiles travaux. Nous estimons glorieux pour les lettres, qu'à côté de leurs hauts bienfaiteurs, on puisse distinguer un particulier qui les a cultivées.

Versé à fond dans toutes les littératures étrangères, ainsi que dans les classiques, Luzan y puisa les élémens de sa poétique, dont le mérite demeure toujours éminent, abstraction faite de son opportunité. Par elle furent réduits au silence les tristes rimeurs qui se traînaient sur les ridicules erremens de l'ancienne école. Bientôt on ne parla plus de Gérard Lobo, ni de la none du Mexique, ni du curé de Fruïme; et Moratin, Montiano, Cadalso écrivirent d'après Luzan. Il travaillait à un traité sur l'art de la déclama-

tion , après avoir porté sa sollicitude sur le théâtre par le moyen de quelques traductions françaises. Luzan avait résidé à Paris, en qualité de secrétaire d'ambassade sous le duc de Huesca. Il écrivit un excellent traité sur la politique. Comme critique , on peut encore citer de lui des réflexions sur Crébillon , sur Fontenelle , ainsi qu'une autre poétique , d'un genre gracieux , sur la conversation.

Comme poëte, outre la *Cancion* que nous donnons , une autre à laquelle celle-ci a fait suite , et un poëme assez étendu , intitulé : *Le Nouveau jugement de Paris* , Luzan offre de remarquable , un petit poëme burlesque , dirigé contre la manière des prédicateurs de son temps ; car son goût et son zèle travaillèrent à introduire la réforme partout.

Il existe des rapprochemens entre Luzan et Boscan : tous deux Barcelonais , tous deux zélés réformateurs , et chacun d'eux s'étant acquis une plus grande réputation littéraire par ses *œuvres* que par ses *ouvrages*. Mais

Luzan est , sous tous les rapports , supérieur ; et , revenant à son talent poétique , et au poëme sérieux que nous venons de citer , nous croyons que le discours qu'il met dans la bouche de l'Amour ne déparerait aucune épopée moderne.

La composition lyrique qui suit fut écrite à l'occasion d'une tentative infructueuse des Maures contre la ville d'Oran. Cette conquête du cardinal Ximenez , perdue pendant la guerre de la succession , venait d'être resaisie par le duc de Montemar , dont Luzan chanta d'abord le triomphe : grand capitaine , fameux surtout par sa brillante victoire de Bitonto , qui lui ouvrit Gaëte , Cortone et Capoue , et soumit les Deux - Siciles à l'Infant Don Carlos , depuis roi des Espagnes.



CANCION.

Euterpe , que ta lyre , une seconde fois ,
 Résonne dans ma main pour de nouveaux exploits.
 Le guerrier espagnol sur la numide arène
 A , de nouveau , cueilli la moisson des guerriers :
 Honorons de nos chants sa palme et ses lauriers ,
 O noble nymphe d'Hippocrène.

Toi , dont le feu divin , dont les sons éclatans
 Défendent de l'oubli les héros que dévore

Le gouffre insondable du Temps ,
 Assiste-moi , Déesse ! à bon droit je t'implore.

Tel que le roi des airs , cet aigle impérieux ,
 Dont la serre saisit un serpent furieux ,
 Qui se débat sanglant , siffle et dresse la tête ;
 Mais le bec recourbé , rougi du sang impur ,
 Plus fortement l'étreint et dans le vague azur

Monte l'oiseau de la tempête :
 Telle retient sa proie , ainsi rive les fers
 Du farouche Africain , la jeunesse du Tage ,
 Ou , l'immolant dans ses déserts ,
 Jonche de ses débris les champs où fut Carthage.

Les enfans d'Ismaël ont-ils pu concevoir,
Sur d'anciens souvenirs, un chimérique espoir ?
Du fatal Roderic, digne de son salaire,
Les coupables erreurs jamais ne reviendront :
Au nom de Mauregate on peut voir notre front
Rougir de honte et de colère.

Assez éclate en vous cette antique vertu,
Ibères, ce courage arbitre des batailles,
Que l'on voit, jamais abattu,
De vos corps obstinés remplacer vos murailles.

O vallons du Cantabre, héroïque fierté !
Sagonte ! et toi, Numance, immortelle cité !
Nos titres sont écrits sur le sol de ta cendre.
Du brave naît le brave : aux plaines du Bétis,
Au coursier le coursier d'âge en âge a transmis
Cette ardeur qui frémit d'attendre.

Des dignes descendans de héros glorieux
Descendent les vainqueurs qui subjuguent le More,
Et leurs enfans victorieux
Par les fils de leurs fils triompheront encore.

Mais, ô muse ! cessons : je ne puis, je le sens,
Aux hauteurs où j'aspire élever mes accens.
En eux j'eusse voulu de ma chère patrie

Faire écouter la gloire à cent peuples divers ;
Que pour elle un jour l'univers
Partageât mon idolâtrie :
Notre vol fut d'Icare, évitons ses revers.



JUNTA DE ANDALUCÍA



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

CANCION.

DAME segunda vez, Eúterpe amiga,
 Bien templada la lira y nuevo aliento,
 Que alcance á referir nuevas hazañas.
 Ya de Orán y de Ceuta las campañas
 Ofrecen otra vez alto argumento,
 Que á renovar aplausos nos obliga.

El Africa enemiga

Ya produce otras palmas y laureles.
 Para adornar del Español la frente.
 Tu, divina Piéride, consiente
 Que del furor sagrado, con que sueles
 Grandes heroes cantar y sus renombres,
 Y á pesar del olvido entre los hombres
 Inmortales hacer, pida hoy no poco;
 Es justa la razon por que te invoco.

Como la generosa águila altiva,
 Sobre las vagas aves hecha reyna,
 Y que sirve al tonante el pronto rayo,
 Si de su arrojó en el primer esayo
 Culebra arrebató que escamas peyna,
 Y erguída la cerviz su furia aviva,

En vano ya cautiva

De la garra feroz, silva y forceja:
 Que el ave, uñas y pico ensangrentada,

No suelta mas la presa, y remontada
 Por la region suprema el vuelo aleja,
 Hasta que al monstruo el fiero orgullo abate
 Y destrozado en desigual combate,
 Palpitando algun miembro en tierra yace,
 Lo demás en el ayre su hambre paze :

Asi la osada juventud de España
 Contra el Moro obstinado ahora defiende
 Las conquistas debidas á su brío.
 En vano el ya perdido señorío
 La descendencia de Ismael pretende
 Recobrar con la fuerza ó con la maña.

Veráse la campaña

De marruecos de Argel y Terudante
 De purpura teñida y rios rojos.
 Revolcarán los bárbaros despojos
 Al mar de mediodia y al de Atlante,
 Destinados juguete al Euro y Noto,
 Quando despues surcáre algun piloto
 Las playas, hasta donde fué Cartago
 Conocerá en los huesos el estrago.

Es dificil empresa al enemigo
 La firmeza vencer de tales pechos,
 Que honra solo, valor y fé respiran.
 Ya vulgares egemplos no se admiran :

Ya del brazo Español no salen hechos,
Sin conducir la heroycidad consigo.

Del infeliz Rodrigo

No dura mas el ocio y muélla trato :
Entre noble vergüenza y rabia lucha
Qualquiera de nosotros quando escucha
El nombre pronunciar de Mauregato.
Ya en defender circunvalado muro ,
Con varia muerte es del Ibero duro
Propio , inato el tesón , del qual arguyo-
Que seria obstinado , á no ser suyo.

¡ O Cantabria feroz ! ¡ O de Sagunto
Inflexible valor ! ¡ O gran Numancia ,
Cuyas pérdidas hoy son nuestra gloria !
Siempre que se renueva la memoria
De vuestra heroyca indómita constancia ,
Falta voz á la Fama en tal asunto.

Quando el extremo punto

Llegó del hado , el fiero Numantino
Al fuego se arrojó de rogos varios ,
Dejando admiracion á los contrarios :
Trofeos no , que el vencedor latino ,
Cuyo valor no en vano se eterniza ,
Solo pudo triunfar de su ceniza.
No haga otra gente de constancia alarde ,
Que á esto no llegó nunca , ó llegó tarde.

Nace del fuerte el fuerte, y de la interna
 Virtud del padre toma el bercerrillo,
 Que en las dehesas de Xarama paca.
 ¿Acaso alguno vió jamas que nace
 Del àguila feroz triste cuclillo,
 Nocturno buho, ó palomíta tierna ?

Como en cadena eterna
 Se eslabona el valor, y la prudencia
 Se infunde al Español de sus pasados,
 De aquellos descendientes celebrados
 Esta nació valiente descendencia,
 De quien ahora tiembla el Mauritano :
 Despues vendrán (y no lo espero en vano)
 Emulándose en glorias y en efetos,
 Los hijos de los hijos, y los nietos.

Cancion, si yo pudiese, bien querria
 Hacer de modo que tu voz oyese
 La zona ardiente, là templada y fria ;
 Y que en tus alas fuese
 La fama de mi patria y sus trofeos
 A los pueblos del Indo, á los Sabeos,
 A los de Arauco, Tauro, Eda, Erimanto ;
 Pero non son tus alas para tanto.



CADALSO.

LE colonel Don José Cadalso, chevalier de l'ordre de Saint - Jacques, le second poète guerrier dont nous parlons depuis Garcilaso ¹, mourut comme lui de la mort des braves. Cadalso avait quarante et un ans, lorsqu'il fut atteint d'un éclat de grenade, à la tranchée devant Gibraltar. Il était né à Cadix, l'an 1741, d'une famille illustre, originaire de la Biscaye.

¹ Si ces volumes eussent compris tous les genres, il y aurait déjà été nécessairement question de notre épique Ercilla, chantre de ses propres combats. Nous aurions aussi introduit plus loin un jeune fils des ducs de Rivas qui a récemment embouché la trompette et chaussé le cothurne; il combattit dans la guerre nationale, et, percé de plusieurs blessures, il fut laissé pour mort sur le champ de bataille des Arapiles. Il est vivant et proscrit.

Spirituel, fécond en bons mots, rempli d'instruction et de goût, passionné pour les lettres, zélé pour le bien de sa patrie, Cadalso était bien propre à continuer avec succès l'œuvre de la réforme du Parnasse espagnol. Il avait été élevé à Paris, et possédait, outre le français et les langues classiques, l'allemand, l'italien et l'anglais. Il se fit remarquer, dès son entrée au service, au retour de ses voyages. Le fameux comte d'Aranda, général en chef de l'armée qui marcha contre le Portugal en 1762, s'attacha Cadalso, en qualité d'aide-de-camp : il lui montra constamment une bienveillance toute particulière. Plus tard Cadalso fut également distingué par Ricardos, et plus tard par le comte de Colomera au blocus fatal où il perdit la vie.

Nous verrons notre jeune officier exercer à son tour une bienveillance protectrice, lorsqu'il eut acquis, comme écrivain, une prépondérance reconnue. Il visite les premières universités du royaume : il apprécie et développe

Jovellanos à Alcalá, et Melendez ¹ à Salamanca. On le voit ami d'Yriarte ², lié avec Yglesias ³, avec Moratin ⁴, avec Huerta ⁵, avec Gonzales ⁶, avec tous ses rivaux, les vanter, les exciter et leur servir de guide.

^{1, 2, 3} Ces trois noms sont l'objet de notices spéciales.

⁴ Don Nicolas de Moratin, père du poète comique, grand coopérateur à la restauration de notre littérature, se distingue par sa vigueur et par l'abondance de sa veine poétique, autant que par sa diction nombreuse comme correcte. Ces qualités brillent dans ses deux tragédies *Hormesinda* et *Guzman*, dont le style par cela même, convient plus à l'épopée qu'au drame. Par la même tendance de son talent les poésies lyriques de Don Nicolas de Moratin sont inférieures à un beau chant épique dont Cortès est le héros.

⁵ Don Vicente Garcia de la Huerta, auteur de la tragédie *de la Juive de Tolède*, prise dans un chant épique de Don Louis de Ulloa, d'une traduction de *Zatré*, et de quelques poésies lyriques. Ses amis et ses ennemis eurent bien de la peine à arrêter en lui un nouveau Gongora.

⁶ Le père Diègue Gonzales, de l'Ordre de saint Augustin, homme excellent, savant d'un grand mérite et poète faible.

Il s'attacha surtout à Melendez , ayant deviné le grand poète à travers le mauvais genre adopté par les premiers essais du jeune versificateur. Cadalso le logea chez lui, pour travailler avec plus de suite au succès qu'il obtint enfin, quand il proclama son élève son vainqueur. On a dit qu'en effet Melendez fut le meilleur ouvrage de Cadalso.

Quoi qu'il en soit , piquant et enjoué, le lieutenant et successeur de Luzan dans la guerre entreprise contre l'ignorance, égaya les combats plus que son prédécesseur. Dans ses *Érudits à la fleur d'orange*, l'esprit de l'auteur, sa grâce, son ironie attique purent s'exercer librement sur un sujet littéraire. Mais ses *Lettres maroquaises* embrassaient un plan trop désavantageux pour un écrivain espagnol. Quand même l'imitateur des *Lettres persanes* aurait eu le génie qui fit parler Usbek, son frondeur musulman, tout en ayant beaucoup plus à dire, n'aurait hasardé que peu de choses.

Cadalso nous rendit la poésie anacréontique,

perdue depuis Villégas; sa muse aimable a produit abondamment de ces vers faciles que tout le monde retient. Dans les genres plus élevés, on a de lui une pièce intéressante par le sujet et agréable, par l'exécution. Florinde dénonce à son père, le comte Don Julien, l'attentat du roi des Goths. Disons ici que ce point de fait se trouve établi, dans la croyance espagnole, de manière à braver toutes les preuves que veut maintenant lui opposer l'histoire. Comment renoncer à un exemple national qui fait honneur à l'amour de la chute d'un empire? Ajoutons, pour surcroît d'intérêt, la singularité de l'accident qui, d'après la tradition, décida la passion de Roderik : il s'enflamma par la vue furtive de beautés que la jeune camériste ne croyait exposer qu'aux yeux de ses compagnes.

Le talent de Cadalso comme poète et comme prosateur, ses qualités comme guerrier, ses grâces et ses vertus sociales lui acquirent la plus belle réputation, et une estime univer-

selle. L'armée entière déplora sa mort, dont on accusait son courage. Il avait vu venir le globe meurtrier, mais il ne se dérangea pas, présumant que le jet dépassait sa tête. Le gouverneur de Gibraltar, et un grand nombre d'officiers anglais qui l'avaient connu, se réunirent pour honorer de leur côté, par une fête funèbre, le célèbre officier ennemi.



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA



L'INCREDULE.

LÉTRILLE.

DELMIRE à de faux appas
 Veut prendre un amant sincère ;
 Mais il répète : « Bergère ,
 » Est-ce vrai ? ne mens-tu pas ?

Elle disait : « O mon âme !
 » Je n'existe que pour toi :

» Le jour j'adore ta loi :

» La nuit je rêve à ma flamme .

» Je redoute le trépas

» Beaucoup moins que ta colère . »

Mais il réplique : « Bergère ,

» Est-ce vrai ? ne mens-tu pas ? »

Elle dit : « Si le caprice

» M'offrait le sceptre d'un roi ,

» Qu'avec ivresse , pour toi ,

» J'en ferais le sacrifice !

» Mon cœur n'aspire ici-bas

» Qu'à la gloire de te plaire . »

Mais il répète : « Bergère ,

» Est-ce vrai ? ne mens-tu pas ?

ANACRÉONTIQUE.

QUEL est celui qui bouche
Bientôt tout le chemin,
Le sourire à la bouche,
La bouteille à la main ?

Des pampres le couronnent,
Du lierre décoré ;
Des bergers l'environnent,
De nymphes entouré ;

Qui vont frappant la nue
De leurs joyeux refrains,
Chantant la bien-venue,
Au son des tambourins.

— C'est le vainqueur de l'Inde,
Le père aux pampres verts.

— Non : c'est le fils du Pinde
Qui fredonne ces vers.



L'HOMME DE BONNE COMPOSITION.

LÉTRILLE.

MESDAMES, sur vos appas
Les goûts ne s'accordent pas.
Pour le sien chacun se butte ;
Comme je hais la dispute,
Qui jamais ne finit bien,
Je passe à chacun le sien ;
Et, pour échapper aux doutes,
Je vous aime à peu près toutes.

Les uns verront tout en beau
Chez les filles du hameau :
Ils veulent que, bonné et douce,
Celle qu'ils aiment repousse
Les manéges enjôleurs ;
Qu'elle aille cueillir des fleurs,
Au mois de mai, dans la plaine,
En simple jupon de laine,
Par sa grand'mère laissé :
Et, ma foi : c'est bien pensé.

D'autres ne livrent leur âme
 Qu'à haute et puissante dame,
 Dont la noble majesté
 Relève encor la beauté;
 Dont la brillante parure
 Embellissé la figure,
 Faite pour charmer un roi:
 Et c'est bien pensé, ma foi.

L'un veut esprit qui l'amuse,
 Et par une aimable muse
 Être instruit et caressé:
 Et, ma foi: c'est bien pensé.
 L'autre, l'ignorance tendre,
 Qui, sans trop vous faire attendre,
 Se rend, sans dire pourquoi:
 Et, c'est bien pensé, ma foi.



P. C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERIA DE CULTURA

EL INCREDULO.

ENGAÑANDO está Dalmira

Al pastor que la enamora :
Pero él responde : ¿ pastora,
Eso es verdad, ó mentira ?

Ella dice : dulce dueño ,
Toda es tuya el alma mia,
En ti pensó todo el día ,
Contigo de noche sueño.

Dime, pastor, ¿ no te admira
La virtud de quien te adora?
Pero él responde : ¿ pastora,
Eso es verdad , ó mentira ?

Ella dice : si la suerte
Una corona me diera :
¿ Cuan gozosa la perdiera ,
Mi dueño, por no perderte!
Tu pastora solo aspira
A que la ames, cual te adora.
Pero él responde : ¿ pastora ,
Eso es verdad , ó mentira ?

ANACREONTICA.



¿ QUIÉN es aquel que baxa
 Por aquella colina,
 La botella en la mano,
 En el rostro la risa;
 De pámpanos y yedra
 La cabeza ceñida;
 Cercado de zagales,
 Rodeado de ninfas;
 Que, al son de los panderos,
 Dan voces de alegría;
 Celebran sus hazañas;
 Aplauden su venida?
 — Sin duda será Baco,
 El padre de las viñas.
 — Pues no, que es el poeta,
 Autor de esta letrilla.



JUNTA DE ANDALUCIA

P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERIA DE CULTURA

'EL BIEN CONTENTADIZO.

DEL precio de las mugeres
Son varios los pareceres :
Cada cual defiende el suyo.
Yo , que de disputas huyo ,
Que nunca gustosas son ,
A todos doy la razon ,
Y con todas me contento :
Oid hasta el fin del cuento.

Unos gustan de que sea
Su dama hija de la aldea ,
De sencillo pecho y trato ,
Y que no les dé el mal rato
De artificiosos amores :
Que se salga á coger flores ,
Por el campo, el mes de mayo ,
Con ligero y pobre sayo ,
Que de sus abuelas fue...
Y tienen razon á fe.

Otros , de mas alto porte ,
Quieren damas de la corte ,
Con magestad y nobleza ,
Aun mayor que la belleza ,

Con adorno y compostura,
 Que dé brillo á su hermosura,
 Con fausto y ostentacion...
 Y á fe que tienen razon.

Unos gustan de sabidas
 (Que leidas y escritas
 El vulgo suele llamar),
 Y que sepan conversar
 Del estado, paz y guerra,
 Del aire, agua, fuego y tierra;
 Con la gazeta y café....
 Y tienen razon á fe.

Otros son finos amantes
 De las que son ignorantes,
 Y que entregaron su pecho
 Sin saber lo que se han hecho;
 Que lloran al preguntar:
 ¿ Qué cosa es enamorar,
 Y donde está al corazon?
 Y á fe que tienen razon.



P. Compañía de Seguros de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA

YRIARTE.

DON TOMAS DE YRIARTE, né au port d'Oratava, dans l'île de Ténérife, vint sous les auspices d'un oncle[†], littérateur considéré, faire ses

[†] Don Juan de Yriarte, né à l'île de Ténérife vers l'an 1720, fit ses études à Paris au collège de Louis-le-Grand, et eut pour professeur le fameux père Poréc, dont un autre de ses élèves a immortalisé les leçons. Il fut bibliothécaire de Ferdinand VI : ses neveux ont publié une partie de ses écrits, parmi lesquels nous signalerons, comme un juste tribut des lettres au souverain qui en favorisa la restauration en Espagne, l'ouvrage latin ayant pour titre : *Novus artium orbis a Ferdinando rege repertus*. On a pu voir, à l'article sur Cervantes, que ce fut ce laborieux érudit qui découvrit la patrie de l'auteur de Don Quichote. Don Juan de Yriarte travailla au dictionnaire académique de la langue castillane, où ce qu'on trouve de mieux sont les distiques latins qu'il jugea à propos d'y introduire.

études dans la capitale avec deux frères ¹, qui se sont distingués aussi dans des carrières différentes. Le poète mourut avant sa quarantième année au port de Saint-Lucar, où, souffrant d'une maladie aiguë, il était allé chercher du soulagement.

Nous croyons Yriarte un des poètes espagnols modernes les plus généralement goûtés par les différentes classes de lecteurs. Son vers, quoique fruit du travail, finit par être toujours si naturel, que chacun croit qu'il aurait dit les choses comme l'auteur. Il s'est exercé sur un très-grand nombre de genres, et il en a créé

¹ Don Bernardo, qui fut un homme d'état éclairé, et Don Domingo, mort peu de jours après avoir reçu la nomination à l'ambassade d'Espagne à Paris. Il avait eu le bonheur de signer la paix de Bâle avec le plénipotentiaire, depuis directeur de la république française, aujourd'hui pair de France, porteur, ainsi que le plénipotentiaire espagnol, d'un nom illustré par les lettres.

un sur lequel porte principalement sa réputation poétique.

Le titre de *littéraires*, donné par Yriarte à ses fables, renfermait l'engagement d'en rapporter toujours la morale à la littérature, et cette partie de leur nouveauté en a produit une autre, non moins recommandable : aucun sujet n'a été emprunté des fabulistes précédens. Des critiques peu disposés en faveur d'un écrivain, qui ne leur impose point par la force du génie, accordent néanmoins à ces fables, outre le mérite d'une exécution irréprochable, celui d'une originalité, qui place l'auteur parmi les classiques.

Un autre fabuliste, contemporain d'Yriarte, le facile Samaniego, a composé un livre qui fera peut-être autant de plaisir que ces fables littéraires à beaucoup de lecteurs espagnols. La naïveté, l'abandon, la pointe de malignité du modèle français s'y trouvent souvent ; mais l'imitateur perdra toujours de son prix par la comparaison que provoquent forcément les su-

jets qu'il versifie, et il n'occupera qu'une place subalterne dans la littérature générale. Quant à nous, nous n'avons pu songer à offrir notre ministère qu'au fabuliste qui fut créateur.

Yriarte lutta avec Melendez, pour le premier prix proposé par l'académie de la langue, en 1783, et fut vaincu. Un des partisans de son rival décida les suffrages par cette saillie : « Messieurs, ne vous êtes-vous pas aperçus que » ces vers-ci sentaient le thym ? » Ceux d'Yriarte, à vrai dire, sentaient davantage les parfums des salons.

Dans la composition qui fut couronnée, Melendez avait pris, et il prenait tous les jours des libertés, qu'il disait trouver à propos pour la douceur du vers, et pour l'agrandissement du langage poétique : elles consistaient dans l'emploi de locutions surannées¹. Le goût exquis

¹ L'historien Mariana affecta, non pas accidentellement, mais d'un bout à l'autre de son grand ouvrage, un langage beaucoup plus ancien que son époque. On a dit, dans le temps, que Mariana faisait teindre ses cheveux en blanc.

d'Yriarte a pu s'en effaroucher réellement, outre qu'une tendance naturelle l'aura porté à combattre chez un rival un système attaquable. De là, sont nés, dans notre littérature, deux partis et une controverse assez semblable à la grande question qui partage aujourd'hui le monde politique. L'un, ennemi déclaré de toute locution nouvelle, pour mieux les repousser, cherche à renouveler le langage ancien; l'autre, sans se prêter inconsidérément aux innovations, tient pour barbares les vieux mots et les vieux tours, récemment ressuscités. La discussion fournit à Yriarte une de ses plus jolies fables. Le rythme et la diction y servent d'auxiliaires imitatifs: pour mieux faire ressortir le travers qu'il combat, il l'imité, en prenant, avec une versification tombée en désuétude, le langage du vieux temps, mêlé avec celui du jour.

Si la poésie d'Yriarte ne se s'élevait pas, comme on l'a prétendu, au-dessus du médiocre, il faudrait dire pour elle: *Aurea me-*

diocritas. Tant de finesse, un goût si arrêté et si délicat, une raillerie piquante sans blesser, une netteté de diction, une élégance, une convenance toujours parfaites, rendent Yriarte éminent dans le genre qui lui fut propre. Ne considérons, pour le classer, qu'une partie de ses ouvrages. Gacilaso et Rioja n'ont pas élevé leur réputation sur de bien gros volumes. Il n'est pas juste de ravalier Yriarte, parce que, écrivain laborieux, il a cultivé plusieurs branches.

Après avoir choisi dans Yriarte, pour en composer son apanage, plusieurs épîtres et toutes ses fables, c'est le rebut qui pourrait faire encore honneur à quelqu'un de ses adversaires. Nous abandonnerons son poème sur la musique, qui, nous l'avouons, est plutôt un bon traité en vers qu'un poème : mais nous tiendrons encore à la traduction de l'épître aux Pisons¹. Ici le talent du poète castillan se

¹ Il a paru assez récemment une nouvelle traduction de cette épître et des autres œuvres d'Horace, en vers

trouvait en harmonie avec l'ouvrage latin. Il n'en a pas été de même pour les quatre premiers livres de l'Énéide : il est inutile d'énumérer toutes les grandes qualités de l'original qui ne se retrouvent point dans la version ; le versificateur laisse encore beaucoup à désirer.

Le choix du rythme présentera toujours une difficulté majeure au traducteur espagnol de tout grand poème des langues classiques. Les poètes français l'ont résolue simplement, en appliquant à la haute versification ancienne leur haute versification ; ils ont pu le faire sans se nuire : leur grand rythme n'a pas l'artifice de l'octave italienne, qui devint le grand

castillans, faits de main de maître. Parmi les odes, composition où le talent du traducteur poète a pu se développer, il y a des pièces qui, sans rien faire perdre à l'esprit, flattent l'oreille par des harmonies supérieures à celles du lyrique latin. L'auteur de ces traductions, enrichies de commentaires précieux, est Don F. Xavier Burgos, employé supérieur aux finances.

rhythme castillan. C'est avec raison que le bon Louis de Léon demandait que l'on s'essayât, comme lui, avant de juger sévèrement ses traductions, dans la versification compliquée dont il avait cru ne pouvoir se dispenser. Ces difficultés surabondantes, établies pour éloigner de plus en plus la poésie du langage vulgaire, ne sont guères admissibles que dans les compositions originales, où le poète reste le maître de ses pensées, comme de son expression. Mais, aussi, employer, comme l'a fait Yriarte, l'assonante pour le grand vers épique, c'est un artifice trop mesquin; c'est rechercher un bien faible accord: il vaut mieux s'en passer tout-à-fait, et se rejeter sur les effets rythmiques qui appartiennent plus particulièrement aux vers non rimés.

Notre fabuliste a contribué à l'amélioration de la scène espagnole par des traductions et par des pièces d'invention. *L'Orphelin de la Chine* et *le Philosophe marié*; *le Jeune Homme enfant gâté*, et *la Demoiselle mal*

élevée. Dans ses pièces originales où l'on distingue toujours son talent, le dialogue ne manque pas de vivacité, quoiqu'il manque à l'ensemble un peu de la force comique qu'a montrée depuis un élève de notre Thalie, encore vivant.



JUNTA DE ANDALUCIA

P. S. Monumental de la Alhambra y Generalife
CONSEJERÍA DE CULTURA

LE CHEVAL ET L'ÉCUREUIL.

FABLE.

DOCILE au frein qui le guide,
 Un cheval trotte et bondit ;
 Un écureuil, peu timide,
 Va l'accoster, et lui dit :

Mon beau sire,

Si j'admire

Ton adresse¹,

Ta souplesse,

J'aime à croire,

Pour ma gloire,

Que je sais en faire autant.

Je suis preste,

Vif et lesté :

Me promène,

Me démène :

Je travaille,

Sans qu'il faille

Me reposer un instant.

¹ Le traducteur demande ici pardon d'avoir sacrifié une règle de la versification française au désir de rendre le rythme imitatif de la fable originale.



Le coursier, toujours honnête,
 Se mettant à l'unisson,
 Prend de la petite bête
 La sautillante façon :

« Que mon maître,
 Fier de l'être,
 Au service
 M'asservisse,
 J'aime à faire,
 Pour lui plaire,
 Des efforts dont il fait cas ;
 Mais que preste,
 Vif et lesté,
 Tu teournes
 Et retournes
 Sans relâche,
 Je ne sache

A quoi sert tout ce tracas. »

Tels s'agitent, dans l'école,
 Ces disputeurs sur des riens,
 Ou, dans une œuvre frivole,
 Épuisent tous leurs moyens.



LE VER A SOIE ET L'ARAIGNÉE.

UN Ver à soie était à son ouvrage ;
 Une Araignée, à quatre pas,
 Ourdissant vite, vite, achève et ne craint pas,
 En souriant d'orgueil, de tenir ce langage :
 « Voilà mon tissu déjà prêt :
 » Qu'en dit le sieur Ver, mon confrère ?
 » Je n'ai pas mis un quart d'heure à le faire. »
 L'autre répond : « Il y paraît. »



P.C. Monumental de la Alhambra y Generalife
 CONSEJERÍA DE CULTURA
 L'OURS, LE PORC ET LE SINGE.

UN Ours, qu'un savoyard dressait,
 Pour vivre de cette entreprise,
 Sur ses deux pates repassait
 Sa leçon, pas trop bien apprise.

Cependant le lourd animal
 Dit au Singe avec suffisance :
 « Comment trouves-tu que je danse ? »
 — « Mon ami, tu danses très-mal. »

— « Je crois que tu me fais injure :

- » Regardes-y bien : mon défaut
- » Est-il de manquer de tournure?
- » N'ai-je pas l'aplomb qu'il me faut ? »

Se trouvant alors sur la voie,

Un Porc cria : « Bravo ! parfait !

- » Il est impossible qu'on voie
- » Un danseur plus leste et mieux fait. »

La louange était un peu forte :

L'Ours fit ses comptes à part soi ;

Et, modeste de bonne foi,

On dit qu'il parla de la sorte :

« Le Singe tout seul me blâmant,

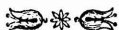
- » Je doutais encor ; je l'avoue :
- » Mais, puisque le Cochon me loue,
- » Je dois danser horriblement. »

Amis auteurs : en conscience,

Je vous dois un conseil à tous :

LE GOUT siffle-t-il ? Patience.

SOTTISE applaudit ? Pendez-vous.



LE THÉ ET LA SAUGE.

LE Thé, qui venait de Pékin,

Rencontra la Sauge en chemin.

« Où donc allez-vous mon cher frère ? »

— « Je vais en Europe, ma chère,

» Où l'on m'achète à des prix fous.

» Et vous ? » — « Moi je vais à la Chine :

» Je sais que l'on m'y prend par goût, par médecine,

» Et que j'y vaux quatre fois plus que vous.

» L'Européen me traite de sauvage ;

» Il ne m'estime bonne à rien :

» Partant je m'expatrie. » — « Adieu donc. » — « Bon voyage. »

Bon voyage à tous deux, ils s'en trouveront bien,

Car chaque nation follement exagère

Le prix de ce qui vient d'une terre étrangère.

Pour le commerce, en général,

On dit que c'est un bien : sans dire le contraire,

Dans le commerce littéraire

J'ose affirmer que c'est un mal.

Tel Espagnol, qui discute à merveille

Sur les beautés du Tasse et de Corneille,

Peut-être vous demandera

En quelle langue écrivit Herréra.